

Afin de la fléchir, il offrait des trésors :
Mais l'or n'a point de cours au royaume des morts ;
Caron passe à présent ce prince dans sa barque.

Et vous me voulez obliger
A rendre immortel un berger !

GALATÉE.

Quoi ! mon berger mourra ! Destin, pour toute grâce
Je te demande qu'il ne passe

Qu'après mille soleils le fleuve sans retour.

Je te demande, au moins, que dans le noir séjour

Tu me permettes de le suivre.

Ne me condamne point au supplice de vivre,

Après avoir perdu l'objet de mon amour.

GALATÉE ET NÉRÉE, ensemble.

Avengle enfant, que sert qu'on te révère ?

Affranchis-tu tes sujets de la mort ?

Elle les prend ; et si tu t'en sais faire

D'autres nouveaux, elle les prend encor.

Vos déités sont un mal nécessaire.

NÉRÉE.

Allons trouver Acis.

GALATÉE.

Allons : puisqu'il n'espère

Contre Pluton nulle faveur,

Faisons qu'il cache son ardeur ;

Empêchons-le au moins de paraître,

Si l'amour laisse entrer la peur

Dans les cœurs dont il est le maître.

CHOEUR DE BERGERS ET DE NAIADES.

UN BERGER ET UNE BERGÈRE.

Pluton a son heure

Ainsi que l'Amour :

Il faut que tout meure,

Que tout aime un jour.

L'une et l'autre cour

En sujets abonde ;

Deux rois sont au monde,

Pluton et l'Amour.

CHOEUR.

Deux rois sont au monde,

Pluton et l'Amour.

LE BERGER ET LA BERGÈRE.

Humains, qui devez tous un voyage à Cythère,

Ne laissez point passer la saison des beaux jours.

Le temps d'aimer ne dure guère,

Et celui de mourir, hélas ! dure toujours.

DEUX AUTRES BERGERS.

Le plus beau de l'âge

Le premier s'enfuit :

C'est être peu sage

D'en perdre le fruit ;

Car tout ce qui suit

N'est que soins et peine,

Douleur et chagrin ;

Et puis à la fin

La mort nous entraîne.

CHOEUR.

Goûtons la saison des fleurs ;

Usons des lis et des roses :

Bientôt la saison des pleurs

Viendra finir toutes choses.

FIN DE GALATÉE.



ASTRÉE,

TRAGÉDIE LYRIQUE EN TROIS ACTES. — 1694.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

APOLLON.

ACANTHE, suivant d'Apollon.

LA NYMPHE DE LA SEINE.

CHOEUR DES MUSES.

CHOEURS DE BERGERS.

NYMPHES, suivantes de la Seine.

ZÉPHIRE.

FLORE ET SA SUITE.

PROLOGUE.

(Le théâtre représente la vue de Marly dans l'éloignement, et les bords de la Seine sur le devant.)

APOLLON descend.

LA NYMPHE.

Dieu du Parnasse et du sacré vallon,

Quelle aventure en ces lieux vous attire ?

APOLLON.

Mars, de tout temps ennemi d'Apollon,

Me force à quitter mon empire.

LA NYMPHE.

Noire monarque vous promet

Un repos qu'on n'a plus sur le double sommet.

APOLLON.

Jupiter lui-même aurait peine

A calmer aujourd'hui tant de peuples divers.

Rien n'impose à présent silence à l'univers ;

Et cependant je vois les nymphes de la Seine

S'occuper à l'envi de musique et de vers.

LA NYMPHE.

Nous tenons ces faveurs d'un roi plein de sagesse ;

La terre et l'effroi respectent ces beaux lieux.

Des chants les plus délicieux

Nos bois retentissent sans cesse.

La paix règne dans nos ombrages.

Le murmure des eaux, les plaintes des amants,

Les rossignols par leurs tendres ramages,

Occupent seuls Echo dans ces lieux si charmants.

APOLLON.

Joignons tous nos accords : approchez-vous, Acanthe.

Fille de l'Harmonie, ô Paix douce et charmante !

* L'opéra d'Astrée fut mis en musique par Colasse, et joué en 1691 : il n'eut que peu de succès.

Comme j'unis les voix, reviens unir les cœurs.

Par son retour, la saison la plus belle

Annonce en mille endroits la guerre et ses fureurs ;

Fais qu'en ces lieux l'amour se renouvelle.

APOLLON, LA NYMPHE, ET ACANTHE.

O Paix ! reviens unir les cœurs.

Par son retour, la saison la plus belle

Annonce en mille endroits la guerre et ses fureurs ;

Fais qu'en ces lieux l'amour se renouvelle.

LE CHOEUR.

Fais qu'en ces lieux l'amour se renouvelle.

APOLLON.

Et vous, compagnons du printemps,

Zéphirs, par qui les fleurs renaissent tous les ans,

Embellissez ces bords de leurs grâces naïves ;

Ramenez ici ces beaux jours ;

Doux Zéphirs, invitez à danser sur ces rives

Flore et la mère des Amours.

LA NYMPHE.

Dans ces lieux les dons de Flore

Font accourir les Zéphirs,

Et les larmes de l'Aurore

Se joignent à leurs soupirs.

Les fleurs n'en sont que plus belles ;

Jouissez de leurs attraits :

Flore à leurs grâces nouvelles

Donne ici de nouveaux traits.

Toutes saisons n'ont pas ces richesses légères

Dont l'émail peint nos champs de diverses couleurs :

Bergers, venez cueillir les fleurs ;

N'y venez point sans vos bergères.

Jouissez des dons du printemps ;

Tout finit, profitez du temps.

CHOEUR.

Jouissons des dons du printemps ;

Tout finit, profitons du temps.

ACANTHE.

On se plaint ici des cruelles ;

C'est un beau sujet pour nos chants.

Rendons-les tendres et touchants ;

Ils pourront inspirer l'amour aux cœurs rebelles.

LA NYMPHE.

Ce n'est point par de doux sons,

Par des vers et des chansons,

Qu'on rend un cœur moins sévère ;

Il faut plaire :

Qui n'est pas fait pour charmer

Ne doit point aimer.

ACANTHE.

Souvent dans le fond des bois
Les bergers joignent leurs voix,
En dansant sur la fougère;
Et souvent par leurs doux sons
Le cœur de quelque bergère
Est le prix de leurs chansons.

LES CHOEURS.

Est-il quelques rivages
Qui ne connaissent point l'amour?

LA NYMPHE ET ACANTHE.

Si les bergers lui font leur cour,
Les rois lui rendent leurs hommages.

LES CHOEURS.

Est-il quelques rivages
Qui ne connaissent point l'amour?

LA NYMPHE ET ACANTHE.

Il n'est point de lieux si sauvages
De cœurs si fiers, d'esprits si sages,
Que ce dieu ne dompte à leur tour.

LES CHOEURS.

Est-il quelques rivages
Qui ne connaissent point l'amour?

APOLLON.

Vos chants sont pour l'amour, ma lyre est pour la gloire.

Du nom de deux héros je veux remplir les cieux,

De deux héros que la victoire

Doit reconnaître pour ses dieux.

Le Rhin sait leur vaillance,

Le Danube en pourra ressentir les effets.

Qui peut mieux qu'Apollon en avoir connaissance?

Mais je veux taire ces secrets;

Louis m'apprend par sa prudence

A cacher ses projets.

Muses, profitez d'un asile

Où tout est paisible et tranquille.

Représentez, dans ce séjour,

Un spectacle où règne l'Amour.

Ce dieu récompensa quelques moments de peine

Qu'eurent Astrée et Céladon :

Faites voir aux bords de la Seine

Les aventures du Lignon.

LES CHOEURS.

Que nos chants expriment nos flammes :

Répandons dans tout ce séjour

Le charme le plus doux des âmes,

Les chansons, les vers, et l'amour.

PERSONNAGES DE LA TRAGÉDIE.

ASTRÉE, bergère.

CÉLADON, amant d'Astrée.

SÉMIRE, amant d'Astrée.

PHYLLIS, confidente d'Astrée.

HYLAS, berger.

TIRCIS, berger.

GALATÉE, princesse du Forez.

LÉONIDE, confidente de Galatée.

ISMÈNE, fée.

TROUPES DE DRUIDES.

TROUPES DE BERGERS ET DE BERGÈRES

ESPRITS AÉRIENS.

NYMPHES.

GÉNIES.

PEUPLES du Forez.

TROUPE de la suite d'Ismène.

LISSETTA.

GALIOFFO.

GAMBARINI.

La scène est dans le Forez.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente le pays du Forez, arrosé de la rivière du Lignon, sur les bords de laquelle sont plusieurs hameaux et bocages.)

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉMIRE.

Perfide que je suis ! infortuné Sémire !

Les bruits qu'en ces hameaux je répands tous les jours

Soulageront-ils mon martyre ?

Que me sert de troubler d'innocentes amours ?

J'aime Astrée, et je tente un dessein téméraire.

Je détruis son amant ; mais que fais-je pour moi ?

Ce qui le rend suspect de violer sa foi

Me rend-il capable de plaire ?

Au sein d'Astrée en vain j'ai versé cent poisons.

L'implacable dépit, les injustes soupçons,

L'aveugle et la sourde colère,

La jalousie, au repos si contraire,

Enfants de l'art dont je me sers,

M'ont en vain procuré le secours des enfers.

Quel fruit aura ton crime, infortuné Sémire ?

Les mensonges divers à quoi tu donnes cours

Soulageront-ils ton martyre ?

Que te sert de troubler d'innocentes amours ?

Je me venge, il suffit ; je fais des misérables.

N'est-ce pas un bien assez doux ?

Achevons ; puis retirons-nous

En des déserts inhabitables.

Amants, heureux amants, dont je détruis la foi,

Puissiez-vous devenir plus malheureux que moi !

Je vois déjà cette bergère en larmes ;

Ce doit être l'effet des dernières alarmes

Par qui mon imposture a séduit sa raison.

Laissons sur son esprit agir notre poison.

SCÈNE II.

ASTRÉE, PHYLLIS.

ASTRÉE, donnant à Phyllis une lettre ouverte.

Avais-je tort, Phyllis ? Tu vois ces témoignages ;

De sa main propre ils sont tracés :

Considère de quels outrages

Mes feux y sont récompensés.

Ne me parle jamais du traître.

Céladon, Céladon, il est un dieu vengeur.

PHYLLIS.

Ne le soupçonnez pas, ma sœur.

ASTRÉE.

Voici pourtant ses traits ; peux-tu les méconnaître ?

PHYLLIS.

Je connais encor mieux son cœur ;

Tout m'est suspect, tout vous doit l'être.

Quelque ennemi secret vient d'imiter sa main.

ASTRÉE.

Dédiras-tu nos yeux, qui l'ont vu ce matin

Embrasser les genoux d'Aminte ?

PHYLLIS.

C'est un reste de feinte :

Vous-même avez pu voir avec quelle contrainte

Il feignait des transports qu'il ne pouvait sentir.

Qu'un véritable amant a de peine à mentir !

ASTRÉE.

Eh ! qu'il ne mente plus.

PHYLLIS.

Sait-il votre pensée ?

Il voit, depuis quelques jours,

Que sa flamme est traversée,

Et qu'on trouble vos amours.

Il veut vous ménager, en exposant Aminte.

ASTRÉE.

Que ne me l'a-t-il dit ?

PHYLLIS.

Sans doute il ne l'a pu.

ASTRÉE.

Mon cœur à Céladon n'était que trop connu ;

N'aurait-il pas prévu ma crainte,

Si l'ingrat, d'autres soins occupé, prévenu...

PHYLLIS.

Ma sœur, bannissez ces alarmes.

Quel objet vous peut-on préférer sous les cieux ?

ASTRÉE.

Aminte est engageante, et prévient par ses charmes.

Ton amitié me rend trop parfaite à tes yeux.

Hélas ! qui feint d'aimer est toujours téméraire :

De la feinte à l'effet, on n'a qu'un pas à faire :

C'est un écueil fatal pour la fidélité :

Une première ardeur n'est bientôt plus qu'un songe ;

La vérité devient mensonge,

Et le mensonge, vérité.

PHYLLIS.

Les coquettes les plus belles

Ne touchent que faiblement.

On peut, par amusement,

Feindre de brûler pour elles ;

Et le plus crédule amant

Les regarde seulement

Comme on fait les fleurs nouvelles,

Avec quelque plaisir, mais sans attachement.

ASTRÉE.

Quand il plaît à l'Amour, tout objet est à craindre.

Ce dieu met bien souvent sa gloire à nous atteindre

Du trait le plus commun et le moins redouté :

Une première ardeur n'est bientôt plus qu'un songe ;

La vérité devient mensonge,

Et le mensonge, vérité.

Il le prévoyait bien, le traître, l'infidèle.

J'eus peine à l'obliger à feindre ces amours :

Il résista long-temps, je persistai toujours.

Trouvait-il Aminte si belle ?

Je lisais dans ses yeux une secrète peur.

L'ingrat avait raison de craindre pour son cœur.

PHYLLIS.

C'était à vous d'avoir de la prudence,

En l'éloignant du danger

De changer.

ASTRÉE.

C'était à lui d'avoir de la constance,

En résistant au danger

De changer.

PHYLLIS.

A vos soupçons je ne saurais me rendre :

Mais voici mon dessein, ma sœur.

D'Hylas depuis deux jours je ménage le cœur ;

Je veux que pour Aminte il feigne de l'ardeur ;

C'est le moyen de tout apprendre :

Elle lui dira son secret.

Je l'attends ; vous savez combien il est discret.

Le voici.

SCÈNE III.

ASTRÉE, HYLAS, PHYLLIS.

PHYLLIS.

J'ai besoin, Hylas, de votre adresse.

Puis-je compter sur vos serments ?

Vous me rendez des soins ; mais ces empresséments

Sont-ils des effets de tendresse ?

Ou ne sont-ce qu'amusements ?

Sans cesse vous allez de bergère en bergère,

Jurant de sincères amours :

Zéphire n'eut jamais d'ardeur si passagère ;

Eh ! comment s'assurer qu'une âme si légère

Puisse ne l'être pas toujours ?

HYLAS.

Quoi ! vous doutez si je vous aime ?

Eh ! qui pourrait, Phyllis, vous voir sans vous aimer ?

Vous avez plus d'appas que n'en a l'Amour même,

Des traits à tout ravir, des yeux à tout charmer ;

Et vous doutez si je vous aime !

PHYLLIS.

Déclarer si bien son ardeur,
Cé n'est pas ce qui nous engage;
Les vrais interprètes du cœur
Ne sont pas les traits du langage.

ASTRÉE.

Ma sœur, j'ose aujourd'hui te garantir sa foi.
L'Amour ne réservait ce miracle qu'à toi.

HYLAS.

Si je n'aime Phyllis, que ce dieu me haïsse!
Qu'il me livre à des cœurs ennemis de ses traits!
Qu'à la fin mon bonheur dépende du caprice
D'une bergère sans attraits!

PHYLLIS.

J'en croirai vos serments, si votre amour s'applique
A m'instruire des feux d'Aminte et d'un berger.

HYLAS.

N'est-ce pas Céladon? La chose est si publique,
Qu'à de trop grands efforts ce n'est pas m'engager.

PHYLLIS.

Il vient, partez.

HYLAS.

Je vole où votre ordre m'appelle.

ASTRÉE ET PHYLLIS.

Voyons comment le traître, l'infidèle,
Soutiendra son manque de foi.

PHYLLIS.

Adieu; vous pourrez mieux vous éclaircir sans moi.

SCÈNE IV.

CÉLADON, ASTRÉE.

CÉLADON.

Hé quoi! seule en ces lieux, sans songer à la fête
Dont vous serez tout l'ornement!
C'est un triomphe qui s'apprête
Pour les dieux et pour vous, aux yeux de votre amant.
On n'entend en tous lieux que des chants d'allégresse.
Bergères, bergers, tout s'empresse
De célébrer ce jour charmant.

Cependant vous rêvez: d'où vient cette tristesse?

ASTRÉE.

Berger, vous paraissez aujourd'hui bien paré:
De cet ajustement quels yeux vous sauront gré?

CÉLADON.

Les vôtres, ma déesse.

Il n'est rien en ces lieux

Qui ne s'efforce de vous plaire,
Et c'est pour attirer vos regards précieux,
Que ces prés, que ces bois, et cette onde si claire,
Étalent ce qu'ils ont de plus délicieux:

L'astre même qui nous éclaire
Ne se montre si beau que pour plaire à vos yeux.

ASTRÉE.

Céladon, bannissez ces discours d'entre nous;
Je sais qu'en votre cœur une autre est préférée;
Et vos vœux ne sont pas pour l'innocente Astrée.

CÉLADON.

Ciel! mes vœux ne sont pas pour vous!
Dieux puissants qu'ici l'on révère,

Dieux vengeurs des forfaits, je vous atteste tous;
Si quelque autre qu'Astrée à mes desirs est chère,
Faites tomber sur moi vos plus terribles coups!

ASTRÉE.

Sois traître seulement, et ne sois pas impie.

CÉLADON.

Juste ciel! vous doutez encore de ma foi!
Mais quel est cet objet dont mon âme est ravie?

ASTRÉE.

Va, perfide, va, garde-toi
D'oser jamais paraître devant moi.

CÉLADON.

Ah! du moins...

ASTRÉE.

Non.

CÉLADON.

Quoi! sans l'entendre,
Condamner un amant si fidèle et si tendre!

ASTRÉE.

Non, perfide, non, garde-toi
D'oser jamais paraître devant moi.

CÉLADON.

Mon sort est dans vos mains, il faut vous satisfaire;
Et puisque votre arrêt me livre au désespoir,
J'y cours; et respectant votre injuste colère,
Je me fais du trépas un funeste devoir.
Vous me regretterez, j'en suis sûr; et votre âme,
Au vain ressouvenir d'une constante flamme
Se laissant trop tard émuvoir,
Me donnera des pleurs que je ne pourrai voir.

SCÈNE V.

ASTRÉE.

Serait-il innocent? me serais-je trompée?
Soupçons dont j'ai l'âme occupée,
Dois-je donc vous bannir? L'ai-je à tort condamné?
En quel trouble me met cette fuite soudaine!
Qu'as-tu fait, bergère inhumaine?
Où s'en va cet infortuné?

Ne le pas écouter! se rendre inexorable!
Ses pas précipités, ses regards pleins d'effroi,
Me font craindre pour lui; que ne dis-tu pour toi,
Bergère misérable!

Tu ne l'as pu haïr quand tu l'as cru coupable;
Que sera-ce, s'il meurt en te prouvant sa foi!
Cours, malheureuse, cours, va retarder sa fuite.

Céladon! Céladon!... Hélas! il précipite

Ses pas et son cruel dessein:
Il est sourd à mes cris, et je l'appelle en vain;
Je n'en puis plus; la force et la voix, tout me quitte.

SCÈNE VI.

(Un druide conduisant la cérémonie de la fête du gui de l'an
neuf, à la place d'Adamas.)

TROUPES DE DRUIDES, DE PATRES SYL-
VAINS, FAUNES, BERGERS ET BERGÈRES.

UN DRUIDE.

Maîtres de l'univers, dieux puissants, nos hameaux
Vous présentent le don que viennent de nous faire
Ces antiques palais qu'habitent les oiseaux.
Conservez dans nos bois leur ombre tutélaire.
Nous ne vous demandons, en faveur de ce don,
Ni des grandeurs, ni du renom,
Ni des richesses excessives:
Que les sources de l'or soient pour d'autres que nous.
Nos destins seront assez doux,
Si les bergères de ces rives
Ne font régner que de chastes desirs
Et d'innocents plaisirs.

LE DRUIDE ET LE CHŒUR.

Conservez nos troupeaux, arrosez nos prairies;
Faites régner la paix sur ces rives fleuries;
Que Mars n'y trouble point les jeux et les chansons.
Gardez nos fruits et nos moissons.

UN BERGER ET LE CHŒUR.

Accourez, bergers fidèles;
Célébrez tous, en ce jour
Vos bergères et l'Amour:
Chantez vos feux et vos belles.

CHŒUR.

Venez, Amours, volez de cent climats divers
En ce séjour tranquille.
Ces feuillages épais, ces gazons toujours verts,
Vous offrent un charmant asile.
Venez, Amours, volez de cent climats divers,
Pour enflammer nos cœurs, seuls dignes de vos fers.
Laissez dans un repos languissant, inutile,
Tout le reste de l'univers.

SCÈNE VII.

UN BERGER, ET LES PERSONNAGES DE LA SCÈNE
PRÉCÉDENTE.

Pour pleurer Céladon, cessez vos doux accords;
Du Lignon l'onde impitoyable
Vient de l'ensevelir.

CHŒUR.

O perte irréparable!

LE BERGER.

Nous n'avons pu le trouver sur ces bords.

LE DRUIDE.

Portons ce sacré don sur un autel du temple;
Et que chacun, à mon exemple,
A chercher ce berger fasse tous ses efforts.

SCÈNE VIII.

PHYLLIS, ASTRÉE.

PHYLLIS.

Céladon dans les flots a terminé sa vie:
Comment le dirai-je à ma sœur?

ASTRÉE.

Je le sais, Phyllis: ce malheur
Est l'effet de ma jalousie.
Déteste-moi; c'est peu de me haïr:
Céladon ne périt que pour mieux m'obéir.
Il s'est perdu! je me perdrai moi-même.
Que me sert la clarté du jour?
Je ne verrai plus ce que j'aime!
Cher amant, as-tu pu me quitter sans retour?
Notre bonheur était suprême;
Les dieux nous l'enviaient du haut de leur séjour.
Tu t'es perdu! je me perdrai moi-même.
Que me sert la clarté du jour?

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente les jardins de Galatée, et dans l'éloigne-
ment le palais d'Isoure.)

SCÈNE PREMIÈRE.

GALATÉE.

Je ne me connais plus: quelle nouvelle ardeur
Se rend maîtresse de mon cœur?
Un berger cause ces alarmes.
Doux et tranquilles vœux, qu'êtes-vous devenus!
Le sort offre à mes yeux un berger plein de charmes,
Et depuis ce moment je ne me connais plus.

SCÈNE II.

GALATÉE, LÉONIDE.

LÉONIDE.

Princesse, cherchez-vous ici la solitude?
GALATÉE.

Je me laisse conduire à mon inquiétude.
Mais que fait Céladon? Dis-moi, qu'en penses-tu?
Je vois qu'en secret tu me blâmes
D'avoir pu concevoir de si honteuses flammes;
Mais, hélas! qui n'aurait vainement combattu